

nomie qu'elle apporte dans les dépenses du Trésor. Nous ajouterons que, depuis la révolution de 1830, la redevance des petits théâtres est abolie.

M. Véron ne s'est pas considéré comme étant seulement directeur de l'Opéra; il a dû y chercher sa propre fortune. La nonchalante aristocratie des gentilshommes de la chambre, ou des administrateurs aux appointemens, ne pouvait lui convenir; il s'est occupé de faire des recettes. A ce sujet, l'opinion officielle qu'on avait autrefois de l'Opéra n'est pas moins curieuse à rapporter ici que celle que l'on a encore aujourd'hui dans les bureaux : on regardait et on regarde encore les recettes comme un accessoire peu intéressant à l'Opéra; autant vaudrait-il prétendre que l'Opéra n'est point fait pour le public.

Remercions M. Véron d'avoir pensé autrement; s'il s'est enrichi, il a contribué à nos plaisirs mieux qu'on ne l'avait fait jusques à lui. Pour monter *Robert-le-Diable* et entourer la belle partition de l'auteur de *il Crociato*, de ce Meyerbeer, Italien de la Germanie, qui s'est inspiré à la fois de Mozart, de Weber et de Rossini, l'Opéra a dépensé plus de 100,000 fr., et Paris a joui du plus beau spectacle du monde¹.

¹ Une commission de surveillance a été établie près de

Maintenant l'Opéra est le plus fréquenté de tous les théâtres. Chaque soir on y voit se réunir ce qu'on nomme les notabilités de tous les rangs. La société tout entière veut se mirer dans les glaces de son foyer; ses corridors feraient envie aux salons les mieux hantés. La jeune Fashion, en gants jaunes, se presse aux avant-scènes; l'orchestre rassemble les artistes de tous les cultes et de toutes les bannières; les

l'Opéra et pour l'administration du Conservatoire; elle est composée de MM. le duc de Choiseul, président, Kératry, vice-président, Edmond Blanc, Armand Bertin, Denneville, et de Moncey, secrétaire, qui a remplacé M. Cavé, maintenant chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur. Cette commission surveille l'exécution du cahier des charges et des obligations qu'il impose au directeur dans l'intérêt du Gouvernement, des artistes et des plaisirs du public; elle doit surtout faire usage de ses pouvoirs pour ne pas laisser déchoir l'Opéra de la splendeur à laquelle doit le maintenir la subvention nationale qui lui est allouée. L'illustre président de cette commission a su faire chérir aux arts le haut patronage qui lui est confié. Le noble désintéressement avec lequel il remplit ses fonctions, le zèle éclairé qu'il y apporte, les formes conciliatrices qui lui sont familières, ont été jusqu'ici couronnés des plus heureux résultats. L'appui consciencieux que lui prêtent les membres de la commission a été à la fois pour lui un encouragement et la plus digne récompense de ses efforts.

Note de l'Éditeur.

hommes d'état, la haute industrie, la politique animée, la galanterie remplit les loges, et la bourgeoisie, familière maintenant avec tous les noms, avec toutes les réputations, se mêle sans gêne et sans embarras à ce concours si étincelant de contrastes. Ministres, pairs, députés, écrivains, marchands, artistes, étrangers et nationaux se heurtent et se coudoient à toutes les rampes. L'égalité règne à l'Opéra, et peut-être le spectacle d'un tel public offre-t-il autant d'attraits que les magnificences de la scène.

L'Opéra est actuellement l'établissement le plus populaire de Paris. Pour arriver là, il fallait fermer les portes à la morgue aristocratique; il fallait les ouvrir à l'intelligence.

Le foyer offre surtout un coup d'œil digne d'appeler toute l'attention de l'observateur. Le corps diplomatique y est exact, comme aux réunions d'un congrès. Les séances des chambres semblent s'y continuer. La chronique du foyer de l'Opéra résume à elle seule toute la politique de l'Europe. Les journalistes y vont comme dans la grotte de la Sibylle; car les pilastres du foyer semblent rendre des oracles. Nos hommes d'état y parlent haut, comme des gens qui veulent être entendus. On y sait les faits de la Cour, ceux de la ville et ceux de l'Europe. Il n'est pas un étranger de distinction qui ne descende d'a-

bord au foyer de l'Opéra; il n'est pas une seule réunion du monde élevé dont le foyer de l'Opéra ne répète les échos; on y achève les diners diplomatiques; on y commence les soirées du château et de la banque; le foyer de l'Opéra, pour la haute société politique, est une halte indispensable entre la salle à manger et le salon.

L'histoire des bals masqués semble former une appendice nécessaire à celle de l'Opéra; mais les bals masqués, depuis leur origine, offrent peu de traits saillans. Né sous la Régence, pour favoriser les débauches du Palais-Royal, le bal masqué de l'Opéra fut d'abord brillant et animé; on y jeta à profusion les lumières et les tentures.

La description qui nous a été laissée des dispositions de la salle de l'Opéra rappelait les ornemens du ballet de *Gustave*. L'intrigue, c'est-à-dire le mystère des amoureuses liaisons, leurs révélations, la ruse, les mystifications, la galanterie libre, quelquefois le dévergondage, les agaceries et les honteux marchés prirent possession du bal masqué; dans la suite il ne présenta plus que l'aspect d'une monotone promenade de dominos. Le prix en était invariablement fixé à six livres; il commençait autrefois à la Saint-Martin, puis il s'interrompait et reprenait après le jour des Rois, et

continuait de temps à autre durant le carnaval. Pendant la révolution il n'y eut pas de bals masqués; ils reprirent faveur sous l'empire, et furent très-suivis. Excepté ceux des lundi et jeudi gras, ils furent délaissés plus tard: on convenait généralement de leur tristesse.

Depuis 1830, rien n'a été négligé pour leur donner une physionomie nouvelle et capable de captiver; des loteries pour lesquelles on recevait un numéro à la porte en présentant le billet d'entrée, des danses, un vaste orchestre qui avait remplacé quelques maussades violons, des quadrilles de costumes, des danseurs espagnols exécutant leurs pas nationaux, la vieille parade avec sa spirituelle et grotesque naïveté, des concerts de mirliton, des caricatures vivantes, un luxe inouï d'éclairage, tout a été employé pour ramener le public. La foule s'y est précipitée, non pas grave, noire, habillée sévèrement comme autrefois, mais avec des allures de joie et de plaisir, sans retenue et sans étiquette. Un moment même, elle a tenté d'introduire à l'Opéra cette danse dont on ne peut écrire le nom, et qui, dans ses gestes lascifs et animés, résume tout le drame érotique, depuis le désir jusqu'à la possession. Cette tentative a échoué. Si le bal de l'Opéra eût admis de telles mœurs, aux yeux des étrangers, qui s'obstinent encore à croire

que c'est là qu'il faut juger la France, nous eussions apparu comme un peuple en état de démence et d'ivresse.

Les fastes de la galanterie des coulisses de l'Opéra ont une telle renommée, qu'ils doivent au moins trouver une mention dans ce chapitre. Un peuple, une race, un monde tout entier, habitent l'Opéra. Derrière la toile, dans les foyers, dans les loges des acteurs, c'est-à-dire dans les endroits qui leur sont assignés pour se préparer à la représentation, dans les magasins, dans les classes du Conservatoire, il existe des notions du bien et du mal qui, dans leur application générale, ne ressemblent point du tout à celles qui régissent la société. La liberté, le plaisir et surtout l'intérêt y tiennent le sceptre de la morale publique. Si nous le voulions, nous pourrions dérouler des annales qui provoqueraient tour à tour le rire et les larmes, l'émotion voluptueuse et le dégoût. Il y a là d'ardentes passions, d'errantes et folles ardeurs; il y a là aussi des dévouemens vrais et sublimes, puis des prostitutions anticipées, des contrats qui flétrissent l'âme et des marchés hideux que plus d'une fois la main d'une mère a signés. La fortune y fait mille tours; elle jette en aveugle à tout ce peuple les bijoux et l'opulence, la vogue, et ensuite la misère et les dédains, l'éclat

et la laideur ; elle se joue et se plaît au milieu de ces cruelles et poignantes métamorphoses , et à ses côtés l'insouciance vient tout niveler et réunir des mains et des cœurs que d'ambitieuses rivalités avaient séparées. La franchise du libertinage surpasse souvent dans ses aveux tout ce que l'imagination pourrait inventer.

À mon sens, il y a des secrets qu'on peut aimer à connaître : examiner les moteurs et les matériaux des tableaux qui vous ont étonné, analyser une illusion, en un mot, voir de près ce qui nous a séduits de loin, c'est une étude qui peut et doit n'être pas sans attraits pour un esprit observateur ; mais c'est folie que d'aborder ce peuple magique ; laissez-lui son rouge et son clinquant, redoutez l'épreuve d'une contemplation trop intime, gardez votre point d'optique ; il est des bandeaux qu'il ne faut pas arracher : le monde théâtral ne peut être regardé qu'à distance. Ne franchissez pas la rampe : croyez-moi.

Cependant, les répétitions générales de l'Opéra offrent un spectacle tout émaillé de ravissantes bigarrures. La salle envahie par un public qui se confond à toutes les places ; les dieux et les héros en habits bourgeois, ou bien affublés d'une partie de costume, ou essayant les uns leurs armes, les autres leurs attributs ; les gé-

nies qui rient et courent dans les escaliers ; forment des scènes imprévues qui charment et qui étonnent. J'ai vu Taglioni, la Sylphide, essayer un pas en robe blanche du matin. J'ai vu tout l'enfer de *la Tentation* en écharpes roses, coiffé en cheveux et vêtu des plus légères toilettes. Le paradis vint à son tour : il était coquet comme une bonne fortune. La représentation, avec ses habillemens de démons et d'anges, avec des ailes et des cornes, m'a fait regretter ces souvenirs.

La riche galanterie s'en va peu à peu de l'Opéra ; l'amour prodigue, la passion magnifique, disparaissent chaque jour. Le bon marché, qui veut s'en prendre aux gouvernemens et aux rois, menace aussi l'empyrée de l'Opéra. Tous les soirs, à la sortie du spectacle, vous verrez une foule de jeunes gens dont l'amour remplit le cœur, bien plus que la fortune n'a rempli leur bourse, se hâter, attendre, épier ; chacun cherche l'objet de ses tendres ardeurs : c'est à cette sortie que la chronique de l'Opéra se révèle aux initiés.

On n'a jamais cessé de faire de louables efforts pour garder la morale sauve de toute atteinte dans les coulisses de l'Opéra. Dès sa naissance, il y eut, à deux reprises, deux ordonnances du roi pour interdire l'entrée des coulisses à tous ceux qu'y attireraient une indiscrete curiosité et des intentions dont on pouvait

soupçonner la droiture. Vains efforts ! Lulli poussa les choses jusqu'à la plus rude sévérité ; il souffleta une actrice enceinte. M. de La Rochefoucauld, si fort honni à cause des réformes qu'il voulut introduire, n'avait fait que renouveler des réglemens anciens. L'habitude et le diable ont triomphé de tous les obstacles.

Sous les rois de nos pères, les grands seigneurs se glorifiaient de l'Opéra, et l'Opéra se glorifiait des grands seigneurs.

M. le duc de Choiseul, président de la commission de surveillance attachée à l'Opéra, voyant les dépenses que dans *Robert-le-Diable* on avait fait pour la toilette des dames, s'écriait : « Autrefois, cependant, c'était nous qui payions cela ! »

Ces temps sont effacés ; actuellement, l'Opéra vaut mieux que sa réputation : c'est un libertin converti.

EUGÈNE BRIFFAULT.

Paris, le 20 décembre 1854.



ÉPITRE A L'ÉDITEUR

DU

LIVRE DES CENT-ET-UN,

QUI RÉCLAMAIT DE MA PLUME UN SECOND ARTICLE.



Recueil de vifs croquis, album des écrivains,
Colorant en lestes ébauches
Nos erreurs, nos goûts, nos débauches,
Mes tableaux te sembleraient vains.